

L'initiation à la littérature au collégial

Isabelle L'Italien-Savard

Number 93, Spring 1994

La littérature au cégep

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

L'Italien-Savard, I. (1994). L'initiation à la littérature au collégial. *Québec français*, (93), 78–80.

LITTÉRATURE AU COLLÉGIAL

par ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD *

L'enseignement de la littérature à l'ordre d'enseignement collégial entraîne certains écueils, notamment celui de devoir faire goûter des œuvres littéraires à une clientèle qui n'en sent pas toujours le besoin. Une grande proportion des étudiants ne se destinent pas en effet à des carrières où la connaissance de la littérature leur paraît nécessaire et, par conséquent, les romans analysés au cégep resteront pour plusieurs le seul contact qu'ils auront avec l'univers littéraire. Ignorer ces faits complique la tâche de ceux dont l'objectif est d'initier les jeunes à la littérature (dans le but de la faire aimer, bien sûr). Comment, dans ces conditions, parvenir à rendre la littérature suffisamment intéressante à l'étudiant, assez du moins pour qu'il conserve un souvenir pas trop malheureux de cet unique rendez-vous avec l'univers du livre ?

Pour adoucir l'inévitable rencontre, deux grandes voies s'offrent : faire s'incliner la littérature pour la rendre plus accessible au néophyte (genre policier, fantastique, best-sellers, romans sur mesure dont le héros est adolescent) ; ou emprunter des détours moins rébarbatifs qui retarderont l'accès au texte (films, représentations théâtrales, histoire littéraire). Cependant, au lieu de contribuer à mythifier le phénomène littéraire

en prenant ainsi soin d'en baliser les abords, pourquoi ne pas vanter d'entrée de jeu toutes ses possibilités et faire miroiter les richesses qu'il offre à toute âme désireuse de s'y aventurer ? Comment concevoir en effet la découverte de la littérature autrement que comme une plongée dans un univers inconnu, un envoûtement ? Être happé par un phénomène qui nous dépasse et en ressortir changé, étourdi de nouveautés. L'initiation à la littérature devient alors plus simple et plus vraie. Elle se résume en une démarche fondamentale : montrer que n'importe qui peut aimer la littérature et faire voir comment elle peut être enrichissante.

PRÊCHER PAR L'EXEMPLE

Les vertus pédagogiques d'un enseignement passionné sont reconnues : rien de tel en effet qu'un professeur qui lit, aime lire et parle de littérature avec enthousiasme

pour susciter chez les étudiants un intérêt pour la lecture. Il faut donc avant tout aimer sa matière pour espérer la faire goûter aux plus gourmands. Se proposer comme exemple de lecteur peut déjà être une façon, pour l'enseignant, de démystifier l'acte de lecture en le rendant plus abordable à l'étudiant. On peut raconter ses propres expériences : ses débuts comme lecteur, ses livres les plus marquants, ses déceptions, ses découvertes... Il ne s'agit peut-être que de désamorcer les préjugés des étudiants en leur renvoyant une image humanisée d'un lecteur. Dans la même perspective, il peut être intéressant de mettre à l'étude des œuvres qui exploitent un personnage de lecteur. Cette approche a le mérite d'aborder la question de l'initiation littéraire précisément par la littérature. *Le Vieux qui lisait des romans d'amour* de Luis Sepulveda, *Une sorte de bleu* d'Alain Gerber ou encore *Une ardente patience* d'Antonio Skarmeta¹ sont autant d'exemples de récits qui traitent du thème de l'initiation à la lecture en l'incarnant par des personnages auxquels peuvent s'identifier les étudiants. Ces romans racontent l'histoire d'une rencontre avec la littérature, ce que vit l'étudiant en classe. Puisqu'on privilégie souvent l'étude de romans dans lesquels les étudiants peuvent se reconnaître (jeune héros, milieu scolaire, problèmes d'adolescence), pourquoi ne pas utiliser cette catharsis à des fins littéraires en proposant un protagoniste qui, lui aussi, apprivoise le monde des livres ? On peut d'ailleurs provoquer cette réflexion dès le début de la session en demandant, par exemple, à l'étudiant de se décrire lui-même comme lecteur ou encore d'analyser un personnage sous l'angle de sa relation avec la littérature.

UN MONDE À DÉCOUVRIR

Une fois l'étudiant ouvert à l'idée qu'il est lui aussi capable d'avoir accès à la littérature, il reste à lui montrer qu'il peut en tirer certaines richesses. Faire découvrir la littérature, c'est aussi et surtout faire reconnaî-

tre son utilité ou plus précisément sa valeur. Les étudiants s'impatientent souvent devant le peu de profit qu'ils prétendent tirer d'un cours de littérature. S'ils ont parfois le sentiment de progresser dans un cours de français qui met l'accent sur les éléments de grammaire ou la maîtrise de la langue (enfin des informations tangibles, qu'on peut quantifier, vérifier !), un cours de littérature, qui ne propose en fait que la lecture de situations fictives et gratuites, ne semble pas, pour eux, susceptible d'apporter des connaissances rentables. Dès lors, initier l'étudiant à la littérature, c'est lui faire voir qu'on peut apprendre une foule d'informations nouvelles au contact d'une œuvre littéraire ; le convaincre que la littérature « rapporte » elle aussi à sa façon.

Bien entendu, on pourra s'étendre longuement sur les richesses humaines qu'on peut tirer des grandes œuvres. Connaître et reconnaître les multiples nuances du cœur humain par la réflexion que suscitent en nous des personnages de fiction demeure un apport de la littérature qui n'est certes pas négligeable. Mais faire miroiter ce genre de savoir à des jeunes qui cherchent avant tout une formation *pratique* leur paraîtra-t-il ridicule ? Ou tout au



mieux inutile ? Il faut bien admettre aussi que cet enrichissement sur le plan humain s'acquiert de toute façon, parfois même à l'insu du lecteur. Inutile donc d'insister sur ce point.

Il existe toutefois d'autres moyens de faire sentir aux étudiants qu'ils peuvent vraiment s'instruire en lisant des romans. L'un de ceux-là est de privilégier l'étude d'œuvres étrangères pour faire découvrir de nouveaux pays, des cultures inconnues ou même des informations historiques. En effet, plusieurs romans étrangers faciles d'accès réussissent à intéresser les étudiants grâce à leur valeur exotique. Bien souvent, une culture inconnue intrigue et fascine les étudiants et la confrontation avec cet univers inédit leur donne une impression concrète d'apprentissage. L'étude d'une littérature étrangère dévoile ainsi, à plusieurs, une face cachée du monde. Outre qu'il est l'occasion d'acquérir de nouvelles connaissances historiques, politiques ou géographiques, le roman étranger révèle aussi une culture en la montrant de l'intérieur. Cette rencontre avec un mode de vie différent donne lieu, bien entendu, à une redéfinition de sa propre culture. Par exemple, l'étude de récits japonais comme *Deux amours cruelles* de Junichiro Tanizaki² plonge l'étudiant dans un univers totalement étranger au sien ; les détails relatifs aux coutumes japonaises ne manquent pas de l'étonner (façon de s'habiller, nourriture, structures sociale et familiale...). Mais, une fois passé l'attrait exotique, l'essence universelle du personnage apparaît plus clairement car les différences culturelles ne peuvent épuiser les sentiments humains. De plus, la confrontation de la culture de l'étudiant avec celle de l'œuvre (avec tous les jugements de valeurs que cela implique) suscite un échange fertile qui permet de porter un regard nouveau sur sa propre façon de vivre.

On pourra s'effarer à l'idée qu'une telle approche paraisse ne donner que peu ou pas de place aux œuvres québécoises. Pourtant, il s'agit plutôt de réorienter l'enseignement de la littérature nationale. D'abord, rien n'empêche de mettre à l'étude des textes québécois qui dégagent justement cette impression d'étrangeté ou cet exotisme. Pensons par exemple à des écrivains néo-québécois, comme Marco Miccone ou Dany Laferrière, qui décrivent leur société d'adoption avec des yeux teintés d'outre-mer. De même, certains récits québécois, témoins d'une époque révolue, nous parlent d'un pays qui semble lointain ou étranger, mais qui n'en est pas moins le nôtre. Pourquoi même ne pas pousser l'exotisme en s'aventurant jusqu'aux frontières de la littérature nationale avec des contes amérindiens ou des écrits de la Nouvelle-France ?

En fait, il ne suffit peut-être que de « dénationaliser » notre littérature pour la rendre invitante aux étudiants. Au lieu de miser sur la nécessaire identification au patrimoine, sur la fierté obligatoire de nos origines, — ce qui ne manque pas d'agacer les étudiants —, ne vaudrait-il pas mieux tenter d'ouvrir les

horizons en se contentant de donner à la littérature québécoise sa véritable place, celle d'une branche, unique et riche, de la littérature mondiale ?

Il faut quand même se rappeler qu'une initiation à une discipline aussi vaste que la littérature n'est qu'un coup d'œil hésitant, timide, jeté derrière la porte d'un monde où tout reste à découvrir. Les étudiants ne quitteront pas le milieu collégial enrichis d'une formation complète en littérature, c'est l'évidence même. De gardien du savoir qu'il a pu être à une certaine époque, l'enseignant en littérature n'en est sans doute aujourd'hui que le portier, voire la flèche qui en indique la porte. Une fois engagés, les nouveaux initiés constateront d'eux-mêmes à quel point les passages à explorer sont nombreux.

* Cégep de Limoilou

NOTES

1. Luis Sepulveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*. Paris, Métailié, 1992 ; Alain Gerber, *Une sorte de bleu*. Paris, Robert Laffont, 1980 ; Antonio Skarmeta, *Une ardente patience*. Paris, Point, 1982.
2. Junichiro Tanizaki, *Deux amours cruelles*. Paris, Stock, 1960, coll. « Bibliothèque cosmopolite ». (Les littératures russe, espagnole, africaine, sud-américaine, japonaise offrent des romans ou récits qui savent « dépayser » les étudiants.)